

Campidano d'une mer à l'autre, l'air pur et embaumé que l'on y respire, rafraîchi par la brise des montagnes, les eaux vives et abondantes qui arrosent cette terre privilégiée, où les roses de l'églantine se suspendent au noir feuillage des citronniers, où, sous des haies d'aubépine et de poivrier, fleurissent la violette et l'anémone, font de Villacidro le plus charmant village de la Sardaigne. Sa population, qui s'élève à trois mille âmes, s'augmente chaque année de l'aristocratie cagliaritaine, qui vient y chercher un refuge contre les chaleurs de l'été. Une volée de moines de toutes couleurs s'y est abattue : ceux de l'ordre de la Merci y sont en majorité. Ces beaux frères parcourent majestueusement le village, livrant leur opulente sainteté à la vénération des habitants qui, comme les sujets du roi d'Yvetot, ont cent raisons de les appeler leurs pères. Mon ami m'introduisit dans la maison d'un brave bonhomme, véritable type de ces paysans dont la simplicité apparente est tempérée par une bonne dose de finesse et de ruse. Nous entrâmes d'abord dans une grande chambre terrée, dont les murs retenaient çà et là quelques tartines de plâtre crevassé ; d'un côté, un métier à tisser la laine dressait au plafond ses montants de bois ; de l'autre, un âne d'une taille lilliputienne, la tête fermée dans un sac, faisait tourner la meule d'un moulin d'une simplicité merveilleuse. Dans un angle, la cendre d'un foyer mal éteint exhalait une fumée qui se perdait dans un trou de la muraille. Une collection de couteaux de chasse, de fusils damasquinés, de broches de toutes dimensions pendaient accrochés aux parois du mur.

Cet intérieur, et c'est pour cela que je vous en fais la description, est celui de toutes les chaumières sardes, dont la plupart se compose de cette unique pièce. Mais la maison de maître Piga avait de plus un étage supérieur et renfermait certain trésor d'un prix inestimable. Un escalier aux marches calleuses, conduisait à une porte disloquée, sur